

Xavier de Moulines
Toute la famille
ensemble



Flammarion

Toute la famille ensemble

*Xavier
de Moulins*

« Le temps révolu de l'amour est un feu de forêt. »

Grand-mère excentrique et passionnée, Paprika organise chaque année la fête du printemps. Dans sa maison remplie de souvenirs, elle reçoit ses enfants, ses petits-enfants, son ex-mari aussi... et la jeune femme qu'il vient d'épouser. Il y a ceux qui ont de nouveaux rêves, ceux qui s'accrochent à ce qu'ils ont construit, et ceux dont la vie bascule du jour au lendemain.

Xavier de Moulins signe une comédie familiale incandescente sur les liens qui nous unissent ou nous jettent à terre. Une galerie de personnages confrontés à la même question : que reste-t-il quand on a tout perdu ?

Xavier de Moulins est écrivain et journaliste. Chez Flammarion, il a déjà publié Le petit chat est mort et Mon garçon.

Flammarion

Toute la famille ensemble

DU MÊME AUTEUR

Un coup à prendre, Au diable vauvert, 2011.

Ce parfait ciel bleu, Au diable vauvert, 2012.

Que ton règne vienne, JC Lattès, 2014.

Charles Draper, JC Lattès, 2016.

Les Hautes Lumières, JC Lattès, 2017.

La Vie sans toi, JC Lattès, 2019.

Le petit chat est mort, Flammarion, 2020.

Mon garçon, Flammarion, 2021.

Xavier de Moulines

Toute la famille ensemble

roman

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-6741-2

À Mima, aux frères, à mes filles.

« Vous parlerez d'amour quand il aura mangé. »

Guillaume Apollinaire

Première partie

1

Nous sommes arrivés avant la nuit. Les filles avaient les yeux collés. Le sommeil leur est tombé dessus sur l'autoroute ; elles m'ont confié leur innocence, se sont abandonnées en un claquement de doigts, ficelées dans leurs ceintures de sécurité. Leurs voix se sont arrêtées net, comme si quelqu'un avait tiré sur une prise et débranché les enfants.

Juste avant de s'éteindre, Claire et Zélie riaient fort à propos d'une histoire de cour de récréation, d'un dénommé Joseph et de la directrice, je ne sais plus très bien. J'ai fait un stop pour un plein d'essence, une bouteille d'eau. J'ai repris la route sans traîner. Elles ont commencé à danser, à se battre, puis à danser encore. Nous avons chanté pour tuer le temps long. J'ai tendu la main pour qu'elles y déposent un gâteau, mais ma main est restée désolée.

TOUTE LA FAMILLE ENSEMBLE

J'ai entendu le silence tout envahir, les mouvements des têtes qui basculent vers l'avant, et les cheveux des jumelles ont masqué leurs visages comme des rideaux d'or.

Le ciel était encore assez vif, sans trop de nuages pour tamiser l'ambiance, et le soleil déclinait après une journée sans effort. Il n'y avait rien à signaler sur la route. Des voitures débordaient d'enfants, des familles en transhumance avançaient et les moteurs des camions, en file indienne, nous berçaient. Ce n'était pas vraiment le soir, juste le dernier quart d'un après-midi de printemps, le premier jour des vacances de Pâques, les œufs, les cloches, la mort et la résurrection du Christ. Je n'ai pas mis les pieds dans une église depuis Noël dernier. Chaque année, ma femme insiste et, chaque année, je finis par céder. Je devrais écrire « insistait », je devrais écrire « finissais ». Je me mettrai peut-être à l'imparfait et au passé simple après ça.

En amour, la concordance des temps est une drôle de religion.

Jeanne dit qu'elle croit en Dieu au moins une fois par an.

Ça faisait rire les enfants.

2

Elles ont ouvert la fenêtre juste avant le portail blanc et l'allée de peupliers qui conduit jusqu'à la maison. Le père de ma mère a planté ces arbres juste après la guerre et lui a légué ce corps de ferme l'année de mes sept ans. De cette époque, je ne me souviens pas de grand-chose, à part de ma mère sur un film en Super 8 ; elle peint ses volets en souriant à la caméra. Je me souviens aussi d'une nuit froide de décembre, de la douceur de l'édredon, de l'œil perçant de ma grand-mère au pied du sapin, d'une partie de foot avec mon frère dans la neige.

C'est tout.

Elles ont voulu que je klaxonne pour l'avertir, elles ont voulu un morceau de musique « hyper fort » pour la faire sourire quand elle nous verrait arriver. Elle adore ça, ma mère, les arrivées.

TOUTE LA FAMILLE ENSEMBLE

Dans le rétroviseur, Claire avait repris des couleurs et, le nez dans l'iPad, Zélie parlait vite et proposait des idées de chansons. Elles sont tombées d'accord sur *Love the Way You Lie*, de Rihanna et Eminem.

Elles ont changé d'avis.

J'ai rebranché le Bluetooth et ouvert grand les fenêtres avec ce titre qui fait danser ma femme sur les pistes de ski, les plages ensoleillées, les jours de grand beau et les après-midi de chien. Jermaine Jackson et Pia Zadora.

When the Rain Begins to Fall.

Ma mère est sortie de la maison en levant les bras, nous a offert en guise de bonjour un entrechat et s'est avancée jusqu'à la voiture en tirant sur sa cigarette.

— Comment ça va mes oiseaux ?

Elle sentait déjà le whisky.

Les filles lui ont sauté dessus. Une rangée de moineaux devisait sur un câble électrique, un corbeau approchait face au vent. Des effluves douçâtres embaumaient.

Je me suis forcé à sourire pour tenter de cacher la fissure, j'étais là sans l'être. Des décharges électriques me lacéraient le bas du dos, crantaient mon esprit, exacerbèrent l'absence.

PREMIÈRE PARTIE

Tout semblait droit en surface, mais à l'intérieur, c'était tout un univers qui s'éteignait. Mon monde multicolore s'était tu, une tristesse avait essoré mon cerveau et mon cœur, ôté tout arôme à ma vie, passé sur mon âme une teinte de cire.

J'avais conduit mes filles jusqu'ici sans trop savoir comment. Et par miracle, elles étaient arrivées à bon port, sans comprendre qu'un fantôme avait pris le volant.

Un père en petits morceaux.

Claire et Zélie entament une danse de la joie. C'est leur rituel quand elles retrouvent leur grand-mère. Paprika a inventé cette chorégraphie quand elles avaient trois ans, à dix ça les amuse toujours autant, cette célébration, et les youyous qui vont avec. Les filles improvisent de nouveaux mouvements, ma mère envoie des baisers de la main vers le ciel, et hilare ouvre les bras pour rendre grâce.

— Mais que le monde est deux fois plus beau quand mes jumelles sont là !

Paprika les stoppe net en claquant des doigts.

Les filles s'immobilisent, saluent en trois temps un public imaginaire, collent leur paume à tour de rôle contre celle de ma mère qui enchaîne :

— On va se raconter la vie !

Un nom d'épice et de poudre rouge, ça lui va comme un gant.

TOUTE LA FAMILLE ENSEMBLE

Elle n'a pas hésité une seconde. Il y a dix ans, quand elle a su qu'elle allait devenir grand-mère, ma mère m'a annoncé, ironique et rieuse :

— Je prends un sacré coup de jeune, donc mes petits-enfants ne m'appelleront ni Mamie ni Bonne-Maman. Moi, je serai Paprika. Ça sonne bien, Paprika, non ?

Son téléphone vibre, elle le dégaine et soupire. Je quitte la nécropole de mon vide intérieur et reviens à moi. Mon regard bloque, mes yeux s'arrêtent, mon attention se porte tout de suite sur son nouveau fond d'écran, cette photo d'elle et lui en noir et blanc. Elle a de faux airs de Jackie Kennedy, une bouche infinie et ce feu dans les yeux ; mon père ressemble à Gérard Philipe. Ils sont en tenue de mariés, c'était hier. Une éternité. Elle hausse les épaules quand elle comprend que j'ai remarqué.

Ce soir, elle a un bridge de vieux, elle aurait préféré un poker de jeunes.

— Avec des mignons à croquer, un piano pour chanter Boris Vian, Bobby Lapointe ou Françoise Hardy.

Elle rappelle pour prévenir qu'elle aura du retard, suggère, en allumant une autre cigarette, de commencer sans elle. Elle tire la langue à Zélie, caresse mon bras, la joue de Claire. Elle

PREMIÈRE PARTIE

tremble et, pour échapper à ma vigilance, se cache les mains dans le dos. Paprika reste joviale, espère que je ne l'ai pas vue. Je l'ai vue.

— Dieu que ces gens m'emmerdent...

— Ben pourquoi tu y vas ?

— Pour me forcer à être gaie et mettre une bonne raclée à tous ces petits vieux.

Les filles se greffent à leur grand-mère en avançant jusqu'à la maison. Je sors les valises et les tire sur les gravillons.

L'écho des rires me griffe et m'encourage à tenir le coup.

Le cœur plus léger, je tente d'oublier et, exsangue, j'avance, un pas devant l'autre, appliqué comme un funambule, en tenant à distance le soufre de mes contrariétés.

Ne pas tomber.

Canard boiteux pathétique. Chaque pas me coûte une énergie folle. Je pourrais m'écrouler sur le chemin de la maison et m'endormir sous la nuit tombante, dos aux étoiles. Je tiendrai le coup pour les filles, et pour ma mère aussi, pour la pudeur.

Je cherche l'air dans les eaux territoriales de mon enfance. Quelques bouffées pour retrouver des couleurs, un peu du goût de vivre.

TOUTE LA FAMILLE ENSEMBLE

Je suis dans le rouge, et je brandis un drapeau blanc.

Il me fait face.

Ce corps de ferme est un écrin charmant en forme de rectangle. Au centre, la maison principale est recouverte de vigne vierge sur les trois étages, verte l'été, rouge en automne, dépoilée en hiver et toujours de retour au printemps. J'aime cette constance. J'aime surtout la rusticité de l'endroit, l'absence de prétention des pierres, leur côté brut, et les roses trémières qui s'invitent de plus en plus hors saison, l'air hirsute de l'arche de lierre, les hortensias en bataille, cette allure simple et désordonnée, ces hautes fenêtres aux volets rouges, l'alignement des tuiles noires posées comme un couvre-chef qui protège de la foudre et des intempéries, et la douceur de la pelouse juste en face bordée par endroit du bleu accidentel de quelques gentianes. J'en aime aussi les communs tout autour. Ces anciennes écuries servent de réserve à tout et n'importe quoi. Enfants, avec mon frère, on y cherchait des trésors. Des décennies plus tard, mes filles y jouent à s'inventer des mondes au milieu des vieux meubles abandonnés, des chaises de jardin, des matelas gon-

PREMIÈRE PARTIE

flables, de la tondeuse à gazon, des caisses de livres jaunis et de quelques antiquités.

Je caresse l'espoir d'avoir un jour les moyens de les transformer. Je m'y projette en rêvant d'un atelier, de chambres d'amis, et de jours meilleurs. D'une forme de paix. Est-ce possible d'y croire encore ?

Mon cœur se desserre toujours dans l'entrée. Les saveurs d'enfance resurgissent : cette maison est truffée du parfum des souvenirs du monde d'avant notre monde, l'odeur de l'innocence. On la traverse pour rejoindre la cuisine et chaque fois mon père est là.

Dans ce salon foutraque, habillé de bric et de broc, entre les fauteuils, le velours rouge de la méridienne, les cuirs passés des larges clubs, l'épaisseur des tapis, des objets de toutes sortes vous observent. Sous les trois anneaux d'un lustre à pampilles, chiens, chats, coqs, oiseaux en marbre, en bois ou en porcelaine, hantent les lieux, arche de Noé chinée dans les brocantes des environs, coups de cœur et coups de folie.

Et puis la bibliothèque.

Devant les alignements de livres, mon père est partout, éparpillé sur les étagères où trônent des photos ex-voto à tous les âges et par tous les temps sans aucune chronologie. Costumes

TOUTE LA FAMILLE ENSEMBLE

cravates, shorts de tennis, tenues de ski, smokings ou maillots de bain, sur un bateau en croisière, cul nul dans une crique de Corse ou de Sardaigne, et toujours avec lui ce sourire ravageur.

Ma mère a évité l'autel, elle a préféré semer cette pluie de clichés de lui, répandre sa trace, même sur le bord de la cheminée entre des lumignons. Je ferai peut-être la même chose avec Jeanne.

Est-ce que toutes les histoires entrent dans un cadre photo ?

Les filles l'aident à mettre la table. Le rire de Paprika se vaporise dans l'atmosphère. À la fenêtre, la lumière du soir brise la perspective, coupe en deux le paysage. Un rayon mordoré rase les herbes hautes du champ des voisins. Près du sous-bois, on devine à peine le point d'eau, la mare presque vide.

À une époque, des chevaux avançaient jusqu'à la clôture.

Mon frère m'entraînait pour tenter de les caresser. On s'avancait vers eux à pas de loup, petits Indiens protégés par le vent. Ils nous sentaient, pointaient leurs oreilles, aux aguets, se donnaient l'alerte, et presque toujours fuyaient ;

PREMIÈRE PARTIE

parfois ils restaient là jusqu'à ce que nos mains les effleurent en passant la barrière. Marc aimait leur chaleur et leur souffle. Il ne les craignait pas, posait sa main sur leur encolure, touchait leurs naseaux ; je restais derrière lui, hésitant et fébrile devant les équidés. Leur nombre variait ; un automne, j'en ai compté jusqu'à huit. On rêvait de les chevaucher, on rêvait de grandes traversées, on rêvait de peinture de guerre.

Ils ont disparu.

